

DÉPARTEMENT DE L'HÉRAULT,
CONCOURS NATIONAL
DE LA RÉSISTANCE
ET DE LA DÉPORTATION
2008 - 2009

Le thème général du concours 2008 - 2009 :

Les enfants et les adolescents dans le système concentrationnaire nazi

Organisé par

le ministère de l'Éducation nationale, l'inspection académique de l'Hérault, le comité d'organisation du concours national de la résistance et de la déportation et le musée de la résistance et de la déportation de Castelnaud-le-Lez

Ouvert à

toutes les classes des lycées d'enseignement général et technologique, des lycées professionnels et aux classes de 3^e des collèges.

De nombreux prix récompenseront les candidats (livres et voyage).



Concours national
de la Résistance et de la déportation
2008-2009

**Les enfants et les adolescents
dans le système concentrationnaire nazi**

Ressources bibliographiques proposées
par le Service éducatif du Centre régional
d'Histoire de la Résistance et de la
Déportation de Castelnau-le-Lez et les
Archives départementales de l'Hérault

AVANT-PROPOS

Il y a un peu plus de 40 ans, à l'initiative d'anciens Résistants et de Déportés Résistants, était créé le Concours National de la Résistance et de la Déportation.

Dans le département de l'Hérault sous l'impulsion d'André Dau Résistant Déporté entouré de camarades de Combat et de rescapés des Camps, et avec l'aide sans réserve de Jean Bene Résistant Président du Conseil Général, le Comité Départemental d'Organisation du Concours de la Résistance et de la Déportation naissait.

Depuis perdure année après année la mémoire de la France Résistante et Combattante.

Les successeurs de Jean Bene à la Présidence du Conseil Général et ce jusqu'à ce jour avec Monsieur Vezinhet, ont contribué activement à soutenir l'action de ce Comité.

Depuis 40 ans nous avons recensé près de 19 000 candidatures et récompensé 1300 lauréats.

Il n'est pas pensable que le grain n'ait pas porté ses fruits.

« Un peuple qui oublie son passé est un peuple condamné à le revivre. »

Vous les jeunes devez exercer une attention sourcilleuse envers toutes les formes d'intolérance et d'oppression.

La liberté que vous avez trouvée dans votre berceau n'est pas un don du ciel mais le fruit de beaucoup de larmes, de sang et de sacrifices.

Des adolescents comme vous n'ont pas eu cette chance, d'autres ne l'auront peut-être jamais.

Les droits de l'homme et de l'enfant foulés aux pieds, les génocides, les viols, les tortures, les exactions en tout genre doivent être dénoncés et combattus sans répit.

Le thème de cette année va vous permettre de comprendre et de réfléchir sur l'atrocité et l'horreur des régimes totalitaires envers des enfants sans défense humiliés, bafoués, torturés, éliminés.

Que les témoignages que nous vous livrons vous aident à comprendre cette page d'histoire douloureuse.

Ces enfants, ces jeunes garçons et jeunes filles quelles que soient leurs origines et leurs confessions méritent respect et considération.

Soyons dignes d'eux.

Grâce à vous, à votre engagement, la vie demain pourra être plus belle pour vous et vos enfants.

C'est mon souhait le plus cher.

Le Vice Président

Jean Pierre HUGON

TRAITE-LES COMME DE LA BOUE
ILS DEVIENDRONT DE LA BOUE

Idéologie nazie

« J'ai été arrêtée à 17 ans le 21 mai 1944 à Perpignan.



J'étais agent de liaison au réseau MARCO-POLO n° 99315. En mission, avec un agent de renseignements, je devais amener à Mâcon, à notre chef direct, les informations relevées sur les

défenses allemandes dans le sud de la France. Nous avons été arrêtés sur dénonciation, six du réseau, dont mon frère et ma mère, tous les six déportés, mon frère est mort au camp de Neuengamme. Après l'internement à la citadelle de Perpignan, le regroupement à Romainville, départ pour le premier camp nazi NeueBrem près de Sarrebruck. Ce camp était pour les femmes un camp de passage, durée moyenne de séjour, une dizaine de jours. Pour les hommes c'était un camp disciplinaire très, très dur ; le régime qui régnait dans ce camp ne permettait à ces derniers que trois mois de vie en moyenne. Nous avons quitté Romainville le 13 juin, une soixantaine de femmes. Départ de la gare de l'est à Paris en wagon de 3^e classe, gardé militairement, départ très officiel avec croix rouge et colis de vivres. Après la prison, les interrogatoires, le camp ne pouvait être pire, aussi l'optimisme régnait. NeueBrem allait nous faire comprendre ce qu'allait être notre vie, ce qu'était un camp de concentration nazi.

NEUEBREM

Transport en camion jusqu'au camp. Abandon dans la cour de nos bagages et de nos colis de croix rouge que nous avons gardés précieusement, le tout fait avec les hurlements, les coups, les aboiements des chiens, dans un affolement collectif.

Nous avons passé une semaine enfermées dans une baraque sans eau et

sans WC. Le matin : toilette ; nous passions en courant devant des robinets d'où coulait un mince filet d'eau. Impossible de se laver, d'ailleurs l'ordre était : la figure et les mains seulement. WC : une tinette que l'on allait chercher le matin, tinette vite remplie. Nourriture infecte, de l'eau trouble le matin, baptisée café, à midi un liquide où nageaient quelques herbes et aussi des vers de terre, le soir, une bouillie grisâtre, faite paraît-il avec de la farine avariée. Deux sorties par jour, et là, l'horreur !!! En face de nous, de l'autre côté des barbelés, séparé par une petite route, le camp des hommes. Une vision de cauchemar, des loques humaines, des squelettes rasés, les mains liées derrière le dos, qui courent, se baissent, sautent autour du célèbre bassin, sous les ordres des SS. Les coups pleuvent, les hommes tombent dans la boue, dans le bassin plein d'eau, maintenus de force avec une perche par les SS, jusqu'à la mort. La danse continue devant nos yeux épouvantés. Pour nous garder, des femmes SS, une avec un enfant de 6 à 8 ans qui s'amusaient à nous commander et à nous taper. Tous les jours nous étions obligées de regarder cette danse macabre. A part les corvées de soupe et de café, de tinette, nous n'avons pas travaillé ; d'autres convois avaient pour tâche de découdre les uniformes des soldats tués au front.

Je pense que ce séjour était "une mise en condition"; en effet cette semaine nous a appris qu'un déporté n'était rien, que notre vie n'avait aucune valeur aux yeux des SS, que nous n'avions aucun droit, qu'il fallait obéir, nous taire et que pour un rien nous étions traitées très durement à coups de schlague (matraque). Aussi le 21 juin à l'annonce de notre départ, une grande question était sur nos lèvres : où allons-nous ? Que trouverons-nous dans ce nouveau camp qui nous attend au bout du voyage ?

Le 21 juin au matin, départ dans des wagons à bestiaux : 40 hommes ou 8 chevaux. Nous y montons aidées par les coups violents des SS, les morsures des chiens qui nous attaquent au passage.

90 femmes !! Impossible de s'asseoir, on organise des groupes pour le faire à tour de rôle, pour respirer un peu d'air pur à la petite fenêtre grillagée. Un petit tonneau qui sert de tinette, tonneau qui se remplit vite, déborde et verse à chaque secousse. Trois jours et deux nuits sans manger, un arrêt le 2e jour dans une gare pour vider le tonneau et boire un peu d'eau. La faim, la soif, la fatigue, l'énerverment, les disputes qui éclatent pour un rien, la folie qui menace. Enfin l'arrivée : Ravensbrück !!!

RAVENSBRUCK

Il fait nuit, nous sommes attendues. D'énormes projecteurs nous font passer sans transition de la nuit complète à une lumière aveuglante. Une haie de femmes SS avec schlagues et chiens, officiers masculins. Tout ce monde hurle : raus, schnell, ... Les coups pleuvent pour activer la descente du train, la route est longue, très longue pour ces femmes engourdies, affamées, hébétées. Marche au pas cinq par cinq. Un portail s'ouvre, toutes nous espérons une soupe, un lit, le repos. Nous sommes parquées sur une place, nous resterons là toute la nuit, nous serrant les unes contre les autres comme un troupeau de moutons, pour nous réchauffer physiquement et moralement. Trois personnes très âgées dans notre convoi. Nuit très dure, au petit jour, à 3 h 30 la sirène hurle le réveil, nous découvrons petit à petit le camp, beaucoup de baraques en bois bien alignées, quelques fleurs, des chemins, une place avec une large allée où nous sommes, aspect assez engageant nous attendons toujours. A 4 h, une autre sirène et c'est l'animation dans le camp. De toutes les baraques sortent des femmes qui n'ont plus rien d'humain, elles courent dans tous les sens avant de se mettre au garde-à-vous devant les baraques, en rangées de dix, c'est l'appel, nous l'avons su plus tard. A 6 h, c'est le départ pour le travail à l'extérieur du camp; devant nous défilent des femmes par centaines, cinq par cinq, cheveux très souvent rasés, figures vides, yeux hagards, corps décharnés, vêtues de robes rayées avec des triangles de couleurs différentes, des numéros sur la poitrine et sur le bras droit, traînant les pieds chaussés de socques en bois (les pantines). Toujours encadrées par les femmes SS avec chiens et schlagues, le tout avec les cris, les hurlements et les

coups habituels. Nous, toujours droites, nous regardions tout cela avec épouvante, sachant ce que l'avenir nous réservait et nous demandant si dans quelques jours nous ressemblerions à ces créatures. Nous sommes conduites dans une salle où nous déclinons notre identité (pour la dernière fois ; nous ne serons plus que des numéros), nous déposons nos bijoux dans des petits sacs en papier. Puis, toujours sous les cris et les ordres dans une langue inconnue, nous sommes poussées dans une pièce où nous subissons un examen minutieux des cheveux, sur une sorte de table un examen vaginal et rectal, ceux-ci faits avec le même doigt en caoutchouc, sans aucune hygiène. Ces examens pour chercher les poux et les bijoux cachés, les femmes ayant des poux étaient rasées totalement tête et corps. Nous passons alors devant une prisonnière qui nous lance un ballot avec une robe marquée de grandes croix en peinture, une chemise, une culotte, une paire de pantines. Le tout sale avec des taches de toutes sortes, il faut s'arranger entre nous pour avoir un vêtement à peu près à notre taille. Une douche termine le premier acte. Beaucoup de pleurs. Comment envisager le retour que nous espérons proche, le débarquement ayant eu lieu le 6 juin ?

QUARANTAINE

Nous sommes conduites ensuite au block 23. Nous sommes en quarantaine, c'est-à-dire que nous n'avons pas le droit de sortir du block pendant une durée variable, 15 jours à trois semaines en moyenne, sauf pour les appels. Le block était composé de deux parties identiques, une salle avec tables et tabourets et le dortoir avec des châlits à trois étages, le tout prévu pour 200 femmes et nous étions 600. Beaucoup de Polonaises, des Russes, quelques dizaines de Françaises. Un tabouret pour quatre, deux par paillasse, quelquefois trois. Dix lavabos, dix wc sans porte, le tout d'une saleté repoussante, des excréments, du sang, des ordures. Toutes ces femmes commandées par une blockowa et deux stubowas, prisonnières très souvent polonaises, à la solde des SS qui, pour ce travail, avaient droit à un régime de faveur : beaux vêtements, bonne nourriture, petite pièce pour s'isoler. Les journées sont très longues, beaucoup de disputes, difficile de se comprendre,

bagarres, comment faire taire tout ce monde avec des hurlements et des coups. La seule activité : chanter. Nous avons eu des concerts en Russe, Polonais, Français.

APPEL

Seules sorties, l'appel, le matin et le soir : appel pour le contrôle de l'effectif, appel punition Une épreuve très dure, qui dure... A 4 h le matin, par n'importe quel temps, le rite est immuable dans tous les camps. Debout, bien alignées par dix, il faut attendre au minimum deux heures pour être comptées et recomptées car elles ne trouvent jamais le même nombre ; elles oublient les départs, les changements de block, les mortes (les dernières doivent être amenées à l'appel). Nous devons rester immobiles, un silence total doit régner pour le passage de l'aufscherin en noir qui vient à son tour compter le troupeau, attention si le compte n'est pas juste, l'appel durera tout le temps qu'il faudra pour trouver le même effectif. Dès que les surveillantes s'éloignent nous nous frictionnons, nous soufflons dans le dos de la voisine, car même en juin il fait froid à quatre heures du matin à Ravensbrück. Des femmes tombent, défense de les relever, elles sont rouées de coups et elles restent sur place jusqu'à la sirène libératrice. Le soir, à nouveau appel, qui peut durer beaucoup plus longtemps, toute la nuit quelquefois, comme punition à une tentative d'évasion, par exemple. Pendant notre séjour, deux visites, dites médicales :

1ère visite. Toutes les femmes du block, nues dans la cour en rang devant le revier (infirmerie) : une par une, il faut passer devant deux SS en ouvrant la bouche et en montrant les mains. Les dents en or sont répertoriées pour être récupérées. Humiliation très grande surtout pour les personnes âgées. C'est à cette visite que les femmes sont déclarées bonnes pour le travail ou pour le block des invalides

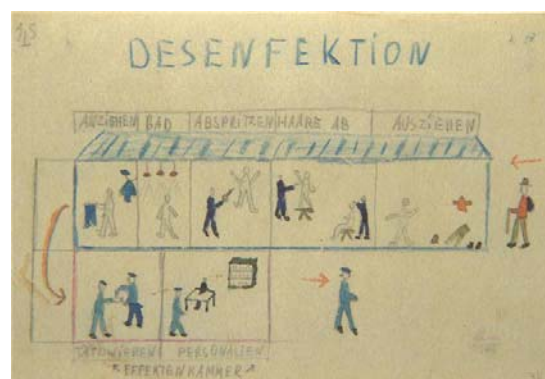
2e visite : cette fois pas de déshabillage mais un prélèvement vaginal par une "infirmière" avec un doigt en caoutchouc désinfecté dans une petite cuvette: 200 pour le doigt et la cuvette.

Nourriture : 3 repas par jour : le matin "café" glands grillés, midi 3/4 de louche de soupe de rutabagas ou de légumes déshydratés, betteraves à bétail avec quelques yeux de margarine ; soir, un

morceau de pain noir. Le dimanche, une soupe blanche saccharinée et gluante faite avec de la farine avariée. 850 calories par jour ; nourriture qu'il faut avaler de suite car elle peut vous être arrachée des mains. La faim règne en maître, notre obsession : manger. Alors, n'ayant rien, nous parlons cuisine, chacune donne des recettes de sa région. Vermine : beaucoup de puces qui sautent des planchers, des poux de tête et de corps. Terreur des femmes, ils annoncent la tête rasée.

Corvées : bidons de café ou de soupe qu'il faut aller chercher à la cuisine : 50 litres qu'il faut porter à deux, très pénible pour des femmes affaiblies et affamées.

Seul rayon de soleil dans ce lieu dominé par la cheminée du four crématoire qui fume sans arrêt, répandant dans le camp une odeur difficilement supportable et qui imprègne tout : la visite de Geneviève de Gaulle qui se faisait un devoir de venir saluer chaque arrivée de Françaises. Pour nous toutes, cela a été un réconfort de savoir que la nièce du général partageait notre sort.



DEPART

Le 19 juillet, appel spécial pour nous annoncer notre départ pour un kommando de travail. On nous distribue nos tenues de bagnardes, rayées bleu sur fond gris, une robe, une chemise, une culotte, notre numéro, le triangle rouge des politiques. Rassemblement devant la baraque en plein soleil du mois de juillet. Des femmes tombent épuisées, il fait très chaud, les chiens se chargent de les ramener à la vie; nous sommes conduites dans un block vide, nous sommes tellement nombreuses qu'aucune de nous ne peut tomber, nuit terrible. Il a eu plusieurs mortes que nous avons trouvées le matin avant de prendre la longue route pour

rejoindre la voie ferrée ; train de marchandises, chaque wagon gardé par deux soldats, portes ouvertes. Arrêt pour la nuit dans une ville fantôme, Berlin. Portes fermées, les soldats étant allés se reposer, nous apprenons en écoutant les soldats de garde, le putsch contre Hitler. Cela nous donne un peu d'espoir, nous rêvons... Nous en profitons pour entonner une vibrante Marseillaise. Au matin le train repart vers notre destination : Leipzig.

LEIPZIG

Nous arrivons le 21 en fin de journée. Toujours le même accueil à la descente du train avec beaucoup moins de "personnel", le camp doit être petit (5000 femmes). Des camions nous amènent dans la banlieue, des usines partout, des fils de fer barbelés partout... De grandes cheminées qui fument, mais ici cela ne sent pas la chair brûlée, mais le travail. Nous sommes logées dans des bâtiments en béton près de l'usine, bâtiments qui avaient servi à loger des ouvriers libres. Trois étages : un réfectoire avec tables et bancs, des blocks nombreux avec des châlits à 4 étages toujours en rangées de deux, des wc sans portes et au sous-sol des bacs avec de l'eau. 300 femmes par block environ. Il faut tout nettoyer car c'est d'une saleté repoussante. Là aussi, pas de nourriture, le morceau de pain donné au départ deux jours avant, n'est qu'un vague souvenir, rien n'est prévu, "ne mangent que celles qui travaillent". Ici aussi la direction du camp, après le commandant, sa femme et les SS, est polonaise. Nous commençons le travail le 24 juillet à l'usine NORWERK-HASAG.

TRAVAIL

12 heures par jour, une semaine de jour, une semaine de nuit; le dimanche : repos. Toujours avec en plus la cérémonie des appels matin et soir. Réveil à 4 h. Nous fabriquons des obus anti-aérien pesant 7 kilos ; ils arrivent en plaques de métal dans un bâtiment voisin où des déportées les transforment en les étirant, les moulant, les cuisant en obus. Nous, nous les finissons le culot, le bac d'acide, l'électrolyse, dernière opération : avec une camarade, nous les graissons avant de les empiler dans un chariot. A longueur de jour, il faut manier ces 7 kilos. Les soulever d'une table, les maintenir autour

d'une brosse qui tourne tout en les caressant avec un chiffon plein de graisse, puis les poser dans le chariot. Cela 200, 300, 400 fois par jour. Le rythme s'accélère, les obus s'entassent, le meister crie, l'aufscherin SS cogne, le métier s'apprend facilement dans ces conditions.

C'est très difficile à 17 ans de rentrer dans la peau d'une bagnarde condamnée aux travaux forcés... Pour combien de temps ? Quelque temps après notre arrivée, à l'appel du soir, le commandant hurle devant toutes les femmes rassemblées. Les Françaises sont la cause de cette colère : depuis notre arrivée la production a baissé de 40 % traduit l'interprète. Quel beau compliment pour nous qui essayons, malgré le risque, de freiner le travail : combien de machines détraquées, de culots mal faits ? Pourtant les meisters veillent et les aufscherins tournent dans l'usine prêtes à entrer en action. Nous sommes de mauvaises ouvrières, ma mère qui travaille au contrôle encadrée par des civiles allemandes, leur explique avec les quelques mots d'allemand qu'elle a appris, qu'une est médecin, l'autre professeur, que chez nous les femmes ne travaillent pas si durement. Il était formellement interdit de parler aux civils. Le soir, à l'appel, son numéro a été appelé : punition, 4 heures d'appel. Cette punition faite après nos deux heures habituelles, sous le mirador, les pieds dans la neige, nous étions en janvier. L'ouvrière s'était plainte à l'aufscherin. Un meister suggère que le travail est trop dur pour des femmes, réponse : elles peuvent toutes crever, il y a du personnel de rechange. En effet, les déportés étaient une "marchandise" que les industriels allemands louaient à la SS, ils ont fait avec ce matériel humain, facilement renouvelable, des bénéfices énormes. Dans ce camp très ordinaire, nous avons eu l'occasion de dire NON, la seule fois où nous avons pu refuser quelque chose. Un jour, l'interprète nous annonce que nous allons recevoir, de la part de l'usine, des bons de cantine. Ces bons nous permettront d'avoir des petites choses dont nous avons grand besoin: aiguilles à coudre, fil, brosses à dents, savon. Nous en avons entendu parler et nous avons décidé de refuser ce salaire déguisé. Aussi grand scandale à l'usine lorsque l'interprète avec l'aufscherin passent pour nous remettre ces bons.

Les Russes, les Polonaises, enfin toutes les autres les prennent, toutes les Françaises les refusent. Pour nous, il était inconcevable de recevoir des marks, même factices, pour ce travail forcé. Nous avons d'ailleurs retiré un grand bénéfice de ce refus, un sentiment de fierté, ce qui a été très bon pour notre moral; cela nous a encouragées aussi pour faire le 11 novembre 1944 à 11 h précises, cinq minutes d'arrêt de travail. Pour ces deux actions, quelques coups de schlague sont tombés sur nos dos, mais qu'importe, nous avons montré que nous existions.

NOURRITURE

La nourriture était moins mauvaise qu'à Ravensbrück. Toujours le même café le matin, à midi 3/4 de litre de soupe avec quelques morceaux de pommes de terre, le soir 1/3 de pain avec un morceau de margarine ou une tranche de saucisson phosphorescent ou une cuillère de confiture ou de sucre. Tout cela au début, vers la fin de l'année les rations diminuaient, les pommes de terre étaient remplacées par des betteraves et le morceau de pain devenait de plus en plus petit, pour devenir une tranche.

TRAFIC

Dans tous les camps on pouvait se procurer beaucoup de choses. A Ravensbruck, ce qui nous était pris à l'arrivée était en petite partie revendu par les prisonnières qui travaillaient dans ce kommando et qui volaient lainages, brosses à dents, cigarettes, etc., A Leipzig, ce qu'elles achetaient à la cantine. La monnaie en cours était le pain : une brosse à dents, 2 portions de pain; une aiguille et un peu de fil, une portion de pain. C'est-à-dire que pour se procurer des choses indispensables il fallait rester sans pain. Aussi les déportées faisaient des petits groupes, ce qui permettait en mettant le pain en commun, de se partager les rations qui restaient.

REVIER

Dans un camp nazi il ne fallait pas être vieux ou malade. Aussi le revier (infirmerie) était un endroit où nous n'allions que dans les cas extrêmes. Un

jour de novembre, j'ai eu une grosse température ; incapable d'aller travailler, il fallait aller au revier car lui seul pouvait délivrer un bon de dispense. J'y suis allée et j'ai eu trois jours de repos. Beaucoup de dysenterie, de plaies sur tout le corps. Les grandes malades ne restaient pas au camp, elles étaient envoyées dans un autre camp, pour se reposer, nous disaient-elles. Elles ne revenaient jamais. Peu de soins, pas de médicament, des comprimés noirs au charbon de bois et des roses, des pansements en papier. Le commandant passait tous les jours et chassait à coups de pied les femmes qu'il choisissait. Etant malade, la ration alimentaire diminuait nous n'avions qu'une soupe blanche à base de farine avariée.

PROPRETE

Comment être propre quand on n'a pas de rechange ? Il faut du savon pour se laver correctement. Ma robe a été lavée deux fois en neuf mois. Un dimanche, par beau temps, entre les deux appels, ma voisine de lit, une jeune russe, s'est chargée de ce travail, elle l'a lavée avec de la soude volée à l'usine et l'a fait sécher, tout cela gratuitement. Pour les culottes et chemises, c'était plus facile, le dimanche, la cour était remplie de femmes, leur culotte à la main, les secouant pour les faire sécher. Il n'était pas possible de laisser les choses sans surveillance, il y avait énormément de vols, il fallait dormir sur les pantines, sur le morceau de pain que l'on gardait pour le matin. Même la couverture pouvait vous être arrachée la nuit par des déportées venant d'un autre block. Si cela vous arrivait, il n'était pas question d'aller vous plaindre, pour remplacer il fallait ou acheter ou faire "comme ci, comme ça". Nous étions en minorité, les Françaises, nous n'avions aucun régime de faveur, physiquement beaucoup plus faibles que les Russes et les Polonaises.

VERMINE

La vermine était partout, poux et punaises. J'étais au 4^e étage, la meilleure place, pour les personnes alertes, je ne recevais pas les punaises des autres paillasses. Nous avons eu des séances de désinfection. Le dimanche, car il fallait donner ses vêtements, les blocks étaient

fermés, nous devions attendre déshabillées au réfectoire la fin de cette opération qui n'avait pas grand effet sur ces bêtes. Je suis très sensible aux piqûres, souvent pour les éviter, je dormais assise sur un tabouret appuyée sur la table. Nous manquions énormément de sommeil, surtout la semaine de nuit, il était impossible de dormir dans la journée car il y avait énormément de tapage.

ENFANTS

Quelque temps avant Noël est arrivé au camp un convoi de Polonaises venant de Schlieben où elles étaient prisonnières avec leur mari et leurs enfants. Huit enfants rescapés du massacre, les mères les avaient cachés dans des sacs et des couvertures, les accompagnaient. Ils sont restés au camp une quinzaine de jours. Quelle tristesse de voir ces enfants partager notre sort. La plus grande, une fillette de huit ans travaillait à l'usine 12 heures comme nous, munie d'un balai plus grand qu'elle, elle nettoyait à longueur de jour. Nous avons voulu leur donner un peu de joie, le dimanche nous leur avons offert un goûter : chacune a prélevé sur sa ration un peu de pain, un peu de margarine, de confiture. Tout cela a fait de belles tartines qui ont été portées aux enfants. Peut-être leur dernier goûter. La semaine suivante les femmes et leurs enfants partaient pour la mort : ils étaient juifs !

NOEL

Nous n'avions jamais envisagé de passer Noël loin de chez nous, nous espérions tant notre libération, les alliés avançaient bien lentement. Il a fallu nous habituer à cette idée et commencer début décembre à préparer cette fête; une scène de Dom Juan, des chants, un grand gâteau : pour faire ce plat de fête, pendant une semaine, nous avons économisé du pain, gardé la margarine et la confiture. Le pain a été gardé par celles qui travaillaient au four, écrasé, malaxé avec du "café", sucré, décoré avec margarine et confiture, il était vraiment très beau mais pas très bon...

Chacune du bloc a eu droit à un cadeau. Pour cela nous avons fabriqué des petits objets en fil électrique (volé à l'usine), des morceaux de paille brodés, des coteaux de limaille de métal venant des

tours, tous ces cadeaux ont été tirés au sort. J'ai encore le mien : un carnet d'adresses en paille brodée ; tous ces objets étaient très petits broches, croix, boucles d'oreille, carnets pour pouvoir être dissimulés facilement, des fouilles avaient lieu fréquemment, tous ces "trésors" personnels étaient confisqués.

Des prisonniers de guerre français travaillaient à l'entretien de l'usine. Il était défendu de nous parler, pour nous c'était une grande joie de les entendre, ils passaient lentement près de nous, nous donnaient des nouvelles de France, de la guerre. Ils étaient très touchés par notre dénuement, pour Noël, ils nous ont offert quelques brosses à dents, un livre de messe.

RELIGION

Toutes manifestations, tous signes religieux étaient interdits et sévèrement punis. Malgré cela, tous les dimanches, une déportée parisienne lisait la messe dans le sous-sol pendant que des Polonaises montaient la garde, nous faisons la même chose pour elles ; deux assemblées très recueillies. Etranges curés d'une étrange paroisse. Les croix étaient faites avec du fil d'explosif ; les chapelets avec des boulettes de mie de pain séchées, enfilées sur un fil ; très grand sacrifice !

EVASION

Le 21 janvier, un dimanche, à 15 heures, appel général. Le haut parleur crie : "toutes les femmes dehors", celles du bloc doivent sortir en chemise et pieds nus. Que se passe-t-il ? Il manque une femme russe dans ce bloc. Evasion, le grand mot est lancé. L'appel durera jusqu'à 21 heures dans ce froid très vif de ce mois de janvier. Les chiens sont frappés pour leur incapacité, l'un est tué. Enfin à 21 heures ; la déportée est retrouvée cachée dans l'usine où elle attendait un ouvrier russe et libre, qui devait lui apporter des vêtements civils et la faire sortir. Elle a été sauvagement battue devant tout le camp, puis mise au cachot pour de longs jours.

SOLIDARITE

Lorsque nous travaillions de nuit, nous mangions au camp à midi. La blockowa recevait de la direction des tickets minuscules, comme des timbres postes, qu'elle nous distribuait, à l'heure de la soupe, nous allions faire la queue aux cuisines, avec notre gamelle. Les bouteillons étaient énormes, l'épais se déposait au fond, si la serveuse ne remuait pas, elle ne servait que du liquide et pouvait ainsi favoriser ses amies. Il fallait donc essayer de juger la hauteur du contenu dans le contenant, ce qui était très difficile car nous étions chassées à coups de schlague, pour espérer avoir une consistance raisonnable. Les tickets étaient ramassés par des Polonaises et c'était bien sûr des Polonaises qui étaient à la cuisine.

LA GRANDE ROUTE

A deux heures du matin : départ sous les coups de schlagues et les hurlements, plus de 4000 femmes dont 250 Françaises, en rang cinq par cinq. Le premier jour, nous avons parcouru environ 60 km en 27 heures et en pantines !! il fallait avancer, toutes celles qui s'arrêtaient ne pouvant plus suivre, étaient tuées d'une balle dans la tête. La colonne s'allonge, tous les camps autour de Leipzig se joignent à nous, des hommes, des tziganes. Les bas-côtés de la route servent de lits mortuaires pour les déportés assassinés. La marche continue pendant des jours, une longue semaine, nous avons traversé l'Elbe trois fois, tournant en rond. Jusqu'à la fin les SS nous ont encadrés sans nous laisser un moment de répit. Les pauses dans des champs, des terrains clôturés. Pas de nourriture, nous mangions de l'herbe, du colza que nous arrachions dans les champs. Le 4^e jour, une charrette avec des pommes de terre bouillies traverse le champ en les lançant avec une pelle, dans cette foule affamée. Bataille terrible où nous n'avons pas eu le courage et la force d'aller pour arracher quelques morceaux. Depuis le 2^e jour nous avions abandonné notre couverture qui, mouillée par la pluie, pesait une tonne. A Obchatz, un terrain parsemé de corps en tenue rayée qui viennent d'être abattus par des SS. Notre colonne est dirigée sur ces corps, les

chiens et les SS nous encadrent toujours, il faut passer par dessus ces cadavres, quelle chose horrible !!! Nous restons quelques heures sur ce terrain, les SS nous obligent à faire nos besoins à quelques mètres d'eux, les femmes qui essaient de se cacher sont tirées comme des lapins. Nous vivons cela comme un cauchemar, nous frisons la folie, marcher, marcher, tenir encore et encore... Tout à une fin... Une amie a une crise, elle veut mourir, ne plus marcher Elle hurle, se débat, ma mère la gifle, nous la prenons chacune par un bras et nous l'aménonons en pleurs reprendre la route... Des avions nous survolent, des Anglais ; ils piquent sur nous, les SS se terrent, nous les acclamons, ils lancent des tracts et des drapeaux alliés puis ils mitraillent tout autour du terrain, personne n'est tué. Nos amis sont là ! Il faudra attendre le dimanche 22 avril au matin : les SS sont partis, les Russes et les Polonaises nous quittent, nous restons huit Françaises dans un petit village, Cavertitz. Des prisonniers de guerre français nous prennent sous leur protection, nous amènent dans une grange, nous portent un peu de lait avec du pain. Quelle joie d'être avec des amis Français, de savoir que quelqu'un veille sur nous. Nous avons, après ce petit repas dormi pendant 24 heures. Le lendemain, ils sont venus avec une marmite de pommes de terre bouillies ; "il ne faut pas manger beaucoup" me disait ma mère, je n'ai rien écouté et j'ai mangé 25 pommes de terre (petites) avec la peau, je n'ai pas été malade.



LIBRES

Le 25, premier soldat Russe qui vient au village en reconnaissance. Premier repas chez des fermiers où travaillait un prisonnier de guerre. Les Français nous répartissent dans des fermes, nous

exigeons une chambre, un lit, de la nourriture en les menaçant de nous plaindre aux autorités russes. Le samedi 5 mai, cantonnement russe dans le village, la vie devient très difficile pour des femmes avec ces troupes de choc. Nous décidons de rejoindre les Américains. Les Français prennent un cheval et une charrette, chargent leurs bagages, il faut traverser la Mulde. Nous sommes reçues à bras ouverts, les soldats nous font entrer dans une maison où nous pouvons changer de vêtements (nous avions toujours nos tenues de bagnardes), prendre un bain. Un an que nous en sommes privées, le plus extraordinaire, à nos yeux : ils frappent avant d'entrer !!! Nous sommes avec des gens civilisés, la guerre est terminée... et nous sommes vivantes !!

RETOUR

Nous sommes regroupées à Halle où nous attendons avec des centaines d'autres, prisonniers de guerre, déportés, STO : le rapatriement. Nous apprenons que le camp d'hommes dont nous voyions les lumières à Leipzig a été brûlé avec les déportés qui n'avaient pas été évacués, par les SS. Tous les jours un ballet d'avions, pour nous, le départ le 18 mai. Nous nous envolons pour Paris le matin, que c'est beau la liberté et la France.

* * *

J'ai dit que notre camp était ordinaire, sous entendu, par comparaison avec d'autres, plutôt bon : nous étions logées dans des bâtiments en dur, nous

Suzanne PIC épouse ORTS, née le 12 avril 1927 à Sète (Hérault).

1943 : Agent de liaison au Maquis de BEAUBERY, Saône- et- Loire.

1944 : Boîte aux lettres pour le maquis de BEAUBERY.

1945 : Réseau Marco Polo appartenant aux FFC n° 99/315.

Elle est arrêtée le 21 Mai 1944 à Perpignan par la Gestapo.

Citadelle de Perpignan – Prison de Romainville

travaillions en usine, donc nous étions protégées des intempéries. Le trajet pour aller au travail, l'appel suffisaient pour tremper nos robes, elles séchaient sur notre dos pour se remouiller à la sortie. Nous pouvions rester une semaine avec la robe mouillée, il pleut souvent dans cette région. Pour le rendement, il fallait nous ménager un peu, travaillant avec des civils, les sévices à l'usine étaient moins violents.

Malgré ce système oppressif qui tentait de faire de nous des moutons craintifs et terrorisés, malgré les brimades et les punitions qui essayaient de nous déshumaniser, nous tentions de rester des femmes dignes et fières. Croyez-moi, c'est très difficile quand du matin au soir la faim vous tenaille, la fatigue vous terrasse, de penser à autre chose, de réciter des poèmes, d'apprendre une langue, de donner une cuillerée de soupe pour une camarade qui a eu la sienne volée. N'ayant rien, nous nous contentions de peu : un moment de solitude au dernier étage du bâtiment, appuyée à une fenêtre d'où on ne voyait pas les miradors et les barbelés, un rayon de soleil dans la cour, le sourire d'une inconnue, trois prunes données en cachette à l'usine par un ouvrier libre polonais, le 12 avril, jour de mes 18 ans, des petits cadeaux faits par des amies... »

Témoignage inédit de Suzanne Orts,
RAVENSBRUCK n° 43155, LEIPZIG n°4046
(collection Centre régional d'Histoire de la Résistance et de la Déportation, Castelnau)

Déportée le 12 Juin 1944.

CAMPS :

- NEUEBREM près de Sarrebrück (12 Juin 1944 – 21 Juin 1944).

- RAVENSBRUCK : matricule 43155 (23 Juin 1944 – 20 Juillet 1944).

- LEIPZIG : matricule 4046 (20 Juillet 1944 - 13 Avril 1945, évacuation). Hasag-Leipzig, le plus grand Kommando extérieur de femmes de Buchenwald.

Libérée le 18 Mai 1945.

Mon adolescence dans les camps nazis



« Nous étions une famille d'ouvriers. Mes parents, Juifs nés en Lettonie, sont arrivés en France dans les armées 1920, fuyant la misère et les pogroms. Avant la guerre, j'étais une petite fille sans histoires, heureuse entre mes parents et ma petite sœur.

A la déclaration de la guerre, j'avais 9 ans et ma petite soeur 3 ans et demi. Je me souviens de l'angoisse de mes parents quand nous entendions à la radio les vociférations d'Hitler, je ne comprenais pas mais je voyais bien que cela ne présageait rien de bon. Chaque évocation du nom d'Hitler était accompagnée par Maman de toute une série de malédictions en Yiddish.

Estimant évident que c'était son devoir, mon père s'est inscrit sur la liste des étrangers engagés volontaires pour partir à la guerre.

Le 22 février 1940, mon père est appelé pour suivre un entraînement militaire au camp de Barcarès, dans les Pyrénées-Orientales. Au bout de quelques semaines il est envoyé sur le front.

En juin 1940, c'est l'exode. Mes deux tantes, ma cousine, ma mère ma sœur et moi, fuyons Paris comme beaucoup de monde. Dans la gare envahie par une foule paniquée, nous réussissons à monter dans un train bondé, qui part vers le sud. Le train ne tarde pas à subir les mitraillages des avions allemands. Chacun se protège comme il peut, aplati sur le sol ou recroquevillé. C'est le jour de mon anniversaire, j'en passe une partie abritée sous la banquette. Après avoir passé la nuit dans une grange, nous aboutissons le lendemain à Lourdes, où nous sommes contentes de trouver une chambre pour toute la famille. Je me souviens de l'indignation de Maman apprenant la signature de l'armistice. Elle s'exprime dans son mauvais français habituel, et une dame, réfugiée comme nous, lui dit : « Vous parlez mieux que beaucoup de Français ». Je suis fière de Maman.

Au bout de quelques semaines, n'en pouvant plus de ne pas avoir de nouvelles de

Papa, Maman décide rentrer à la maison à Paris avec ma sœur et moi, laissant à Lourdes le reste de la famille : les Allemands occupent la moitié nord de la France, mais la situation paraît calme pour l'instant. Peu de temps après, nous apprenons que Papa est prisonnier, dans un stalag quelque part en Allemagne. Sur le plan financier, nous vivons alors avec une petite allocation que Maman touchera en tant que femme de prisonnier de guerre.

Nous ne savons pas que les premières lois anti-raciales paraîtront dès octobre 1940. En 1941, ont lieu les premières rafles de Juifs étrangers. Mon oncle, qui a été blessé à la guerre, est arrêté. Il sera libéré quelques mois plus tard, par miracle. Mais c'est une autre histoire.

Puis les arrestations se généralisent. On arrête maintenant même des vieillards, des femmes, des enfants de tous âges, des malades. Ceux qui sont Français depuis des générations ne sont plus à l'abri.

Les brimades se multiplient. Maman doit nous déclarer au commissariat de police. Sur sa carte d'identité, un gros tampon : « Juif ». Le couvre-feu nous est imposé après 20 heures. Seules certaines heures de la journée nous sont permises pour faire nos courses dans les magasins. Dans le métro, nous n'avons droit qu'au dernier wagon. La plupart des lieux publics nous sont interdits (squares, cinémas, cafés...). Un peu partout fleurissent les panneaux « interdits aux chiens et aux Juifs ». Tous les Juifs, à partir de l'âge de 6 ans, ont l'obligation de porter l'étoile jaune, cousue bien visiblement sur leurs vêtements, à gauche sur la poitrine (ils doivent se la procurer en échange de tickets de rationnement de textile !). J'ai tellement honte à cette perspective que, la veille du premier jour prenant mon courage à deux mains, je vais voir ma maîtresse d'école que j'aime beaucoup, pour la prévenir. Elle me prend dans ses bras, et m'embrasse : « Tu seras toujours ma petite Madeleine, ma meilleure élève et tu viens de réussir brillamment le concours des bourses ». Je suis un peu réconfortée.

Malgré l'interdiction, je ne mets pas toujours mon étoile. Je vais de temps en temps au square jouer avec mes petits copains. Je vais même au cinéma dans le quartier, le plaisir un peu gâché par la peur.

Il y a de plus en plus d'arrestations. Le bruit court que les femmes et les enfants de prisonniers de guerre ne sont pas arrêtés.

Pas très convaincue, Maman nous envoie ma petite sœur et moi, chez des paysans à Franconville (c'était la campagne à l'époque, malgré la proximité de Paris), moyennant rétribution. Je m'ennuie beaucoup chez ces gens qui ne nous montrent guère d'affection. Et puis manquer l'école m'inquiète. Ils ont une grande fille, 20 ans peut-être, dont je partage le lit. Elle a la gale (qu'elle nous transmettra d'ailleurs), et se gratte la nuit dans le lit. J'ai du mal à dormir. Je lis des romans à l'eau de rose, dont elle possède une collection.

A Paris, l'appartement de mon oncle et ma tante pas loin de chez nous, est inoccupé car ils sont en zone libre. Ils avaient passé la ligne de démarcation clandestinement. Alors cédant à mes supplications, Maman nous reprend et nous allons nous réfugier chez eux. Nous partageons le petit appartement de deux pièces avec une amie de Maman dont le mari est aussi prisonnier, et ses deux enfants. Nous faisons notre possible pour ne pas nous faire remarquer par les voisins et effectivement personne ne fait attention à nous.

Je suis retournée à l'école. Je suis maintenant au cours complémentaire (ce qui correspond au CES actuel), en 6^e. Dans la cour de récréation, je n'ai pas toujours le cœur à jouer. Souvent, je me mets dans un coin et je regarde avec envie les autres enfants s'amuser insouciantement. En quoi suis-je différente d'eux ? Pourquoi devons-nous braver les interdits, la peur au ventre, simplement pour vivre comme tout le monde ? Les gens paraissent trouver cela normal : je ne comprends pas.

Nous sortons le moins possible, mais, malgré le danger, nous retournons de temps en temps passer une nuit chez nous. La promiscuité n'est pas toujours facile à vivre, la tentation est forte, c'est si près. Et pis, nous prendrons un bon bain dans le grand baquet (les bains-douche municipaux nous sont interdits). Et il y a le courrier, les lettres de Papa à aller chercher.

C'est ainsi que le 22 janvier 1944, nous sommes réveillées en sursaut à l'aube, par des coups violents frappés à la porte. Des policiers français en civil nous disent : « Vite, préparez une valise, on vous emmène ».

Maman, dans une tentative désespérée, essaie de les apitoyer. Elle simule une crise de nerfs, se roule sur le sol en criant. Je suis partagée entre la honte de ce que je prenais pour un manque de dignité, la peur panique et une sorte de soulagement « Ca y est, c'est arrivé, on se cachera plus ».

Devant l'état de Maman, un des policiers paraît hésiter : « On pourrait peut-être les laisser, dire qu'elles n'étaient pas là ». L'autre réplique : « pas question ! On l'enveloppera dans une couverture s'il le faut ». Alerté par le bruit, notre voisin de palier, un policier lui aussi, mais un brave homme, essaie d'intercéder « Vous voyez bien, ce sont une femme et des enfants, le mari est prisonnier en Allemagne ». L'autre est inébranlable : il s'énerve.

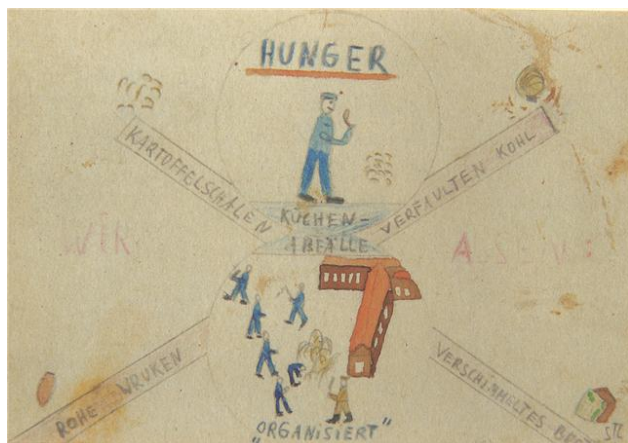
Maman est obligée de se relever, elle prépare quelques vêtements dans l'affolement. Un « panier à salade » nous emmène au commissariat de police où attendent d'autres Juifs. Nous attendons dans l'angoisse, pendant combien d'heures je ne me souviens pas. Puis c'est le transfert à Drancy, en autobus.

Drancy, ce sont des bâtiments en béton de 4 étages fermant trois côtés d'un rectangle, le 4^e côté est constitué de barbelés. Les bâtiments comprennent chacun plusieurs blocs. Il paraît que la construction était à l'origine destinée à être des logements HLM. A sa transformation en camp d'internement en 1941, elle n'était pas achevée. Il n'y avait pas partout eau et électricité. A une extrémité de la cour centrale, une fouille ; à l'autre extrémité les latrines qu'on appelle par dérision « le château ».

A Drancy, nous sommes séparés en deux groupes de taille très inégale. Nous faisons partie du plus petit groupe, celui des « privilégiés » restant à Drancy et non déportables pour le moment. Nous devons ce privilège au fait que Papa est prisonnier de guerre. L'autre groupe est destiné à être déporté lors du prochain convoi, ce que nous saurons plus tard.

On nous installe dans des dortoirs meublés de châlits à deux étages avec une paille et une couverture. Dans un des bâtiments se trouvent les lavabos et une salle de douches. Nous serons plusieurs dizaines à chaque fois à nous partager quelques pommes de douche mais nous apprendrons rapidement à ne plus avoir de pudeur, à supporter l'entassement. La nourriture est insuffisante : un ersatz de café le matin, une soupe midi et soir ; mais nous ne connaissons vraiment les affres de la faim que plus tard. Un colis de la famille nous parvient de temps en temps, soigneusement contrôlé auparavant à la baraque de fouilles : c'est un festin.

Sous l'infirmerie, il y a une cave dont on voit le soupirail grillagé. On y entend les hurlements d'une femme devenue folle, on voit ses mains agrippées aux barreaux.



Nous vivons toujours dans la crainte d'être mis sur la liste de ceux qui sont désignés pour le prochain convoi. La veille de leur départ, leurs blocs, les « escaliers du départ » sont isolés par des barbelés. Nous n'avons plus le droit de nous en approcher. Au petit matin, c'est la ronde des autobus qui les emmènent vers la gare de Bobigny. Le bruit court qu'ils voyagent dans des wagons à bestiaux. On ne sait pas où ils vont.

« Pitchipoï », c'est ainsi que l'on désigne entre nous cette mystérieuse destination qui nous panique dès qu'on l'évoque. Il nous paraît évident qu'on n'envoie pas des enfants, des malades, des vieillards, dans de simples camps de travail.

Le camp est pratiquement toujours en effervescence : ceux qui partent pour « Pitchipoï » sont remplacés par de nouveaux arrivants, provenant de toutes les régions de France. J'ai appris plus tard qu'avant notre arrivée des autobus entiers avaient emmenés des enfants sans parents. Leurs parents avaient cru les mettre à l'abri en les cachant dans des familles d'accueil ou des collectivités. Ils avaient été découverts, souvent par dénonciation. Ils arrivaient, les plus petits marchant à peine, guidés par les plus grands. Ils ne sont restés que quelques jours à Drancy. Ils sont partis pour « Pitchipoï » dès le convoi suivant. Ce drame s'est renouvelé plusieurs fois.

Un jour c'est le déchirement. Des membres de la famille arrivent : une tante de Maman, une vieille dame aux cheveux blancs tirés en chignon que Maman chérissait comme sa propre mère car elle l'avait beaucoup aidée à son arrivée en France ; je me souviens des après-midis qu'elle passait à la maison avant la guerre, de sa gentillesse. Arrivent aussi son mari, des cousins et leurs trois enfants, dont un bébé de quelques mois. Ils partiront quelques jours plus tard.

Au milieu de toute cette angoisse, une lueur : un Juif anglais, non déportable grâce à

sa nationalité, met en place des cours de français et de mathématiques pour les enfants à partir de la 6^e je crois. Avec lui tout paraît simple, lumineux. Nous apprenons avec avidité. Il m'a donné pour toujours le goût de l'étude. Il nous encourage : « il faut vous accrocher, le cauchemar finira et vous reprendrez vos études, il est important que vous restiez à jour ». Il nous distribue des bulletins d'appréciation personnels. Nous en arrivons par moments à oublier que nous ne sommes pas des enfants comme les autres. Mais nous ne sommes malheureusement pas nombreux à suivre des cours seuls. Les non déportables peuvent en bénéficier. Le transit par Drancy est trop court pour la très grande majorité des autres enfants.

Nous sommes une petite bande d'enfants du même âge qui a la chance de rester à Drancy et nous nous entendons bien. Un jour, certains d'entre nous se retrouvent sur la liste du prochain convoi. Notre professeur essaie de les reconforter : « il y aura sûrement une école là-bas, vous ne serez pas plus mal ». Le soir, on s'assied sur le sol en se tenant par les mains, on chante : « ce n'est qu'un au revoir mes frères, ce n'est qu'un au revoir... »

Le bruit se met à courir que les femmes et les enfants de prisonniers de guerre vont être transférés quelque part en Alsace, on parle même d'un château ! Nous essayons d'y croire pour nous rassurer.

Et le 2 mai 1944, c'est le départ pour environ 150 femmes et 80 enfants. Cependant, nous ne passons pas la nuit dans les « escaliers de départ ». Nous sommes transportés en camions jusqu'à la gare de l'est. Là, sur le trottoir qui longe un des côtés de la gare, nous attendons, longtemps. A quelques mètres, la foule circule, libre, indifférente. Nous sommes bien gardés par des soldats allemands. Personne ne songe à s'enfuir, du moins personne ne le fait.

Nous sommes « privilégiés ». Nous ne voyageons pas dans des wagons à bestiaux, mais dans des wagons de 3^e classe, avec banquettes en bois. Quand nous voyons défiler des noms allemands dans les gares, nous perdons nos illusions : nous sommes en Allemagne ! Après 24 h environ, le train s'arrête à Hanovre. Nous sommes transférés brutalement dans des camions. L'angoisse monte, de plus en plus. En traversant le village, des enfants nous jettent des pierres, des femmes crient des injures.

Et nous arrivons à Bergen-Belsen. De longues baraques de bois, nombreuses, des miradors, au milieu d'une forêt sombre. Du camion, nous voyons défiler plusieurs camps,

séparés par barbelés. C'est immense et sinistre. Pour la 1^{ère} fois, nous voyons des hommes décharnés vêtus de bizarres costumes rayés de blanc et bleu. Nous apprendrons par la suite que les déportés sont de différentes nationalités, de l'Est surtout : des Roumains, des Hongrois, des Polonais, des Russes prisonniers de guerre dont nous pourrions constater plus tard qu'ils sont particulièrement maltraités.

Notre camp s'appelle le « camp de l'Etoile » parce que nous gardons tous nos vêtements civils sur lesquels est cousue l'étoile jaune. La majorité des détenus du camp de l'Etoile sont des Grecs, des Hollandais, des Hongrois aussi. Il y a des hommes des femmes des enfants. Nous sommes apparemment les seuls Français. Le bruit court que nous sommes, dans le camp de l'Etoile, des otages susceptibles d'être échangés (contre quoi ? Je ne me souviens plus) ; mais l'espoir s'évanouira vite.

Dans la baraque des châlits à trois étages sont alignés, séparés par des allées étroites ; une grande table occupe le centre de la baraque.

C'est là qu'auront lieu les distributions de nourriture. Les lavabos sont dans une autre baraque ils consistent simplement en une longue suite de robinets. A l'autre bout de notre camp, la baraque des latrines des planches de bois percées d'une vingtaine de trous. Il y règne une odeur épouvantable.

Nos gardiens sont des SS. Les femmes SS surnommées les "souris grises" bottées de cuir et la cravache à la main, n'ont rien à envier aux hommes sur le plan de la brutalité. Les kapos, souvent des détenus de droit commun, sont les aides zélés des SS. Ils jouent les petits chefs, sont parfaitement odieux. Ils bénéficient d'un régime nettement privilégié par rapport au nôtre.

Très vite notre principale préoccupation est la nourriture. Nous avons faim, sans cesse. La maigre distribution effectuée et avalée ne calme pas grand chose. Le matin ce qu'on appelle un café, liquide de couleur sombre, même pas chaud. A midi, une gamelle de soupe où nagent quelques légumes essentiellement des rutabagas et si nous avons de la chance, de rares filaments de viande. Le soir, c'est le pain, objet de toutes les convoitises avec un petit morceau de margarine. Le pain se présente sous la forme de briques compactes de 20 cm de long environ, de couleur marron. Un pain pour 6 personnes partagé méticuleusement sous la surveillance de tous. Plus tard, on recevra le pain de plusieurs jours en une seule

fois. Il faut surtout bien le cacher car les vols sont de plus en plus fréquents, donnant lieu à des scènes déchirantes. Maman le dissimule sous ses vêtements. Des trocs ont lieu avec certains kapos : une alliance contre un morceau de pain. Maman hésite : elle n'arrive pas à se séparer de son alliance.

Sur leurs paillasses, le soir après le travail, les femmes échangent des recettes, évoquant les bons petits plats qu'elles confectionnaient « avant » J'écoute, la bouche sèche. La réalité, c'est le cauchemar que nous vivons, la faim, la saleté, les hurlements de nos bourreaux, les insultes (le guttural de la langue allemande se prête bien à la violence des invectives). Les coups pleuvent pour n'importe quoi. Sommes-nous, sont-ils, encore des êtres humains ?

Le réveil est à 6 heures, pour tout le monde. Rassemblement sur la grande place d'appel. Les gens sont regroupés par baraques, alignés en rangs par 5. Il ne faut pas bouger, il ne faut pas parler. Le jour de mon anniversaire, je recevais un gifle retentissante, parce que, n'en pouvant plus de rester immobile, j'ai bougé et un kapo m'a vue. Nous sommes comptés et recomptés, il y a des erreurs et on recommence : parfois, cela dure des heures.

Après l'appel, les femmes partent au travail : en rangs, elles sont amenées à des ateliers où elles découpent le cuir encore utilisable dans des chaussures récupérés sur des soldats morts. Plus tard, elles ouvriront des cocons de vers à soie pour récupérer, je crois, la chrysalide utilisée par les Allemands. Elles rapporteront quelques cocons qui serviront de jouets aux plus petits d'entre nous.

Les enfants sont désoeuvrés. Nous déambulons, nous traînons plutôt, dans les allées terreuses du camp. Il commence à faire chaud. Nous regardons les miradors, la forêt, derrière les barbelés. La forêt nous paraît menaçante ; elle est sombre et silencieuse. On n'entend jamais de chant d'oiseaux. Maman essaie de me reconforter : au moins, les arbres purifient l'air que nous respirons.

La mère de l'un des enfants, dont le mari est historien, a emporté avec elle un livre de son mari "Bazaine innocent". Les enfants s'assoient autour d'elle par terre et elle nous fait la lecture. Pendant quelques instants, j'oublie la faim qui me tord le ventre.

Une odeur sucrée, écœurante, pénètre les narines. On nous dit que cela vient du four crématoire dont on aperçoit la haute cheminée au loin. De la fumée s'en échappe : on brûle les morts.

Au mois de juin, nous apprenons le débarquement allié en Normandie. C'est l'explosion de joie : nous sommes sauvés,

nous allons bientôt être libérés. Nous ne savons pas que le pire reste à vivre.

Le jour du 14 Juillet, les femmes partent au travail en s'ingéniant à s'habiller en bleu, blanc, rouge. Les enfants les regardent s'éloigner. C'est émouvant.

De temps en temps, nous avons droit à la douche. Nous marchons en rangs dans l'allée centrale, jusqu'au bâtiment de douches. On nous ordonne de nous déshabiller, les vêtements sont emportés dans de grands chariots pour la désinfection. Femmes et enfants, nous attendons, nus devant les SS qui nous aboient leurs ordres. Les femmes se couvrent de leurs mains du mieux possible ; la honte, l'humiliation, font bouillir de rage ; mais c'est bien, cela prouve que nous réagissons encore.

Nous entrons ensuite dans la grande salle où sont accrochés les pommes à douches. Après la douche, nous remettons nos vêtements, raidis par le traitement de la désinfection.

Quand nous n'allons pas à la douche, nous nous lavons dans les lavabos communs. Comme la plupart d'entre nous, je passe beaucoup de temps à faire la chasse aux poux dans mes sous-vêtements. Je les écrase d'un coup sec entre mes pouces, avec satisfaction. Pour les cheveux, c'est moins facile, je n'ai pas de peigne assez fin.

Une femme de notre groupe est en train de se laisser mourir. Sa fille la force à manger, sur sa paillasse qu'elle refuse de quitter. Elle ne se lave plus. Elle est couverte de crasse, de la tête aux pieds. Elle a des croûtes partout. On l'oblige à se lever, on la lave de force, car elle devient un danger pour tout le monde. Les enfants regardent le spectacle, fascinés. Elle mourra, en peu de temps. Ne plus lutter contre le désespoir, c'est la mort certaine.

Par je ne sais quel miracle, nous recevons un colis de Papa. Au bonheur de calmer un peu notre faim, s'ajoute la joie d'avoir de ses nouvelles. Nous faisons durer le colis le plus longtemps possible.

L'approche de l'hiver nous fait peur. On n'a plus de nouvelles de l'extérieur. Il paraît qu'une camionnette de la Croix-Rouge est passée au loin. Elle n'a, semble-t-il, pas eu le droit de venir jusqu'à nous.

Maintenant, il faut en plus lutter contre le froid, qui devient de plus en plus intense. Pour éviter de sortir de la baraque quand il fait nuit pour aller aux latrines, quelques unes des gamelles rouges où on nous sert la soupe sont réservées à cet usage.

Deux fois, on nous fait déménager, dans des baraques de plus en plus surpeuplées.

Maintenant nous sommes deux par paillasse. Maman et ma petite sœur sont à l'étage intermédiaire, moi, à l'étage du haut. Je partage ma paillasse avec une femme sans enfant, qui me déteste, je ne sais pas pourquoi. Mais à qui je le rends bien. Elle a la dysenterie, comme un certain nombre d'entre nous et elle fait inconsciemment ses besoins sous elle. Je suis écoeurée.

La faim est une torture de chaque instant. La distribution des repas devient irrégulière. Bientôt on nous supprimera le « café » du matin. La cuisine n'est pas très loin, de l'autre côté des barbelés. Il y a des tas de rutabagas de betteraves sur le sol. Un jour, un enfant du groupe voit un déporté voler un rutabaga, et un SS l'abat d'un coup de revolver dans la nuque. Une autre fois, ma petite sœur voit une « souris grise » battre un homme, jusqu'à ce qu'il tombe : il avait lui aussi pris un rutabaga. Un enfant raconte qu'il a vu un homme ouvrir le ventre d'un cadavre et manger son foie.

Devant l'avance des Russes, des déportés affluent évacués de camps de l'Est. Des baraques des tentes, sont montées à la hâte, près du camp de l'Etoile. A travers les barbelés les femmes peuvent échanger des informations avec des déportés venant d'Auschwitz, en pyjamas rayés, à moitié nus, hagards. Ils nous montrent le numéro matricule tatoué sur leur bras. Et nous apprenons alors l'horreur des chambres à gaz.

Les appels sont de plus en plus longs. Le froid intense fait de la station debout, immobile, une épreuve encore plus pénible. Certains tombent, à bout de forces. On n'a pas le droit de les relever avant la fin de l'appel. Pour la 1ère fois, j'entends "le Chant des marais", le bouleversant chant des déportés, chanté par un groupe de femmes, un peu plus loin. Je pleure.

Et le typhus fait son apparition. Les charrettes, tirées par des déportés, passent régulièrement, pleines de morts ; des bras et des jambes dépassent, traînent sur le sol, les corps nus sont décharnés. Mais bientôt le four crématoire ne suffira plus à brûler tous les morts. Alors les cadavres s'amoncellent dans les allées, nous les enjambons sans même y faire attention. Les amas sont de plus en plus nombreux, de plus en plus hauts.

La désorganisation du camp est complète. Les femmes ne vont plus au travail. Des jours se passent sans que nous ayions de la soupe. A la place, nous pouvons quand même nous servir dans des tas de rutabagas qui sont déversés sur le sol. Il n'y a plus d'appels : comment pourraient-ils retrouver leur compte, avec tous ces cadavres ?

J'ai une nouvelle source d'angoisse depuis que nous avons appris l'existence des chambres à gaz : et s'ils s'installaient ici, ils pourraient nous éliminer plus vite. Je n'ose pas en parler.

La température s'adoucit, la neige a fondu. Nous pataugeons dans la boue. On entend souvent des avions, mais le désespoir gagne. Nous sommes trop faibles. Nous ne tiendrons pas jusqu'à la délivrance.

Un jour, le 10 avril 1945, nos gardiens rassemblent le maigre troupeau de femmes et d'enfants avec d'autres déportés du camp de l'Etoile (Hollandais, Grecs, Hongrois) : nous allons être évacués. Cela paraît complètement absurde : d'autres arrivent et nous, nous partons ! Pour aller où ? Une fois de plus, l'angoisse nous submerge.

Nous marchons comme nous pouvons, accélérés par les hurlements et les coups habituels. Nous traversons le camp, puis nous faisons sur la route plusieurs km, c'est très long ! Nous arrivons à la gare. On nous distribue un morceau de pain, des rutabagas. Un train de marchandises nous attend. Nos bourreaux nous entassent dans des wagons à bestiaux, une centaine par wagon.

Le nouveau calvaire va durer 13 jours. Le train s'arrête très souvent. Les portes ne sont pas cadenassées : nous sortons à la recherche de nourriture des pissenlits, des herbes ; nous nous désaltérons avec l'eau des fossés, quelquefois nous arrivons à nous nettoyer sommairement dans l'eau d'un ruisseau qui coule à proximité. Souvent, quand le train repart, des cadavres, morts de faim ou du typhus sont abandonnés le long de la voie.

Le train est mitraillé par des avions à plusieurs reprises. Les Alliés doivent nous prendre pour un convoi de soldats. Nous nous précipitons à plat ventre dans les champs et nos gardiens ne sont pas les derniers, ce qui nous fait sourire quand même.

Un jour le train s'arrête dans une gare. Un bombardement a lieu : des trains de munitions sont tout proches. Cela flambe de partout, nous nous abritons comme nous pouvons. Une autre fois, nous nous arrêtons près d'un train de marchandises où nous apercevons des cageots de fromages. C'est la ruée. Maman réussit à attraper un cageot me le lance, on me l'arrache des mains. C'est le désespoir. Un autre jour, Maman s'éloigne pour chercher à manger comme elle l'a déjà fait à plusieurs reprises. Elle est longtemps absente. Le train va repartir elle n'est toujours pas là. Ma petite sœur pleure. Maman arrive quelques minutes avant que le train ne s'ébranle. Plus tard,

le train s'arrête dans un bois, Maman a réussi à trouver quelques légumes, des pommes de terre ou des navets, je ne sais plus. Elle fait un petit feu, fait cuire les légumes ; nous mangeons avec avidité.

Les rumeurs circulent : « ils nous envoient en Tchécoslovaquie », « ils vont mettre le train sur un pont et faire sauter le pont ». Fuir ? Maman y pense, mais c'est dangereux : les habitants nous sont Hostiles, nous sommes épuisés. Paniquée, je la dissuade.

Nous passons à Berlin, paraît-il. Quelqu'un a l'idée d'accrocher des chiffons blancs sur les wagons, nous rassemblons tout ce que nous pouvons. Nous ne serons plus mitraillés.

Nous avons l'impression que le train ne sait plus où aller. Il fait des retours en arrière, il erre dans sa fuite du front. Est-ce que cela finira un jour ? Le typhus, la dysenterie, la faim, font des ravages. La saleté repoussante et la puanteur du wagon nous indiffèrent.

Et le 23 avril, au petit matin, nous sommes réveillés par des cris qui ne sont pas les vociférations habituelles. Des chevaux galopent le long du train. Les cavaliers sont en uniforme marron. Ils ont des toques de fourrure sur la tête. Les Russes !



Plusieurs femmes connaissent le russe. Elles expliquent qui nous sommes. Les cavaliers nous disent qu'un village, Trobitz, est

à quelques km de là : « Installez-vous dans les maisons, les habitants sont presque tous partis, cachés dans la forêt ». Nous sommes parmi les survivants encore assez valides, ma mère, ma soeur et moi, pour aller à pied jusqu'au village. Avec une autre famille, une femme et deux garçons de nos âges, nous prenons possession d'une chambre dans une maison. Il y a de vrais lits, avec de vrais draps. Nous nous jetons sur ce que nous trouvons à manger. Les mères font cuire une énorme marmite de pommes de terre. J'ai peu de souvenirs de Trobitz : au bout de quelques jours, je suis terrassée par le typhus. Les Russes ont très peu de médicaments, un train sanitaire doit arriver dans quelques jours. Je me souviens quand même qu'un médecin russe me donnait à la cuillère un jaune d'œuf écrasé dans du vin.

Il y a encore des morts : le typhus, l'épuisement, les organismes qui n'ont pas pu supporter l'excès brutal de nourriture (bien que les habitants présents ne nous aient guère fourni de nourriture, à part des pommes de terre).

Nous sommes restés deux mois à Trobitz. Personne, en France, ne savait que nous étions là. J'ai su, après, que trois femmes étaient parties à pied rejoindre la zone américaine, à 50 km de là.

Elles ont révélé notre existence en arrivant en France.

Après la période de quarantaine imposée par le typhus, et des difficultés, semble-t-il, liées à notre rapatriement à partir de la zone russe, quelle joie de voir arriver les camions américains venus nous chercher !

Sur la route, souvent chaotique, le conducteur du camion qui nous suit, un grand GI Noir, rit et plaisante avec les femmes de notre camion. Il fait des embardées, je ne suis pas très rassurée. Mais je le trouve tellement sympathique, et c'est le bonheur du retour.

A Leipzig, il y a un arrêt assez long, on m'a dit qu'il y a des pourparlers sur les modalités de notre retour. On nous asperge de DDT.

A Strasbourg, on nous met dans un train. C'est enfin l'arrivée à Paris, à l'hôtel Lutétia, qui sera le point d'aboutissement de tous les rescapés de la déportation. C'est la joie des retrouvailles avec Papa, avec la famille. Mais il manquera hélas à l'appel plusieurs membres de la famille, déportés, et une des deux sœurs de maman, si profondément bouleversée par notre déportation que la maladie a eu raison en peu de temps de son organisme affaibli.

Quelques semaines après notre retour, c'est Hiroshima. Pendant de longs mois, à chaque fois que j'entends un avion la nuit, dans mon lit, je panique : et s'il portait une bombe atomique

pour nous détruire ? Je ne me calme que quand je n'entends plus l'avion.

L'année suivant notre retour, j'ai évoqué ce que nous avons vécu, dans un texte qu'on m'avait demandé pour les Etats-Unis. Puis j'ai enfoui mes souvenirs au fond de ma mémoire, pendant très longtemps. Lorsqu'on évoquait la guerre devant moi, je me taisais car je me sentais tout à fait incapable de garder mon sang-froid. Même entre nous, même avec Maman, nous n'en parlions jamais, il fallait oublier. »

Témoignage inédit de Madeleine BIMBAD-BOLLA, 1995

Madeleine Bolla, née Bimbad le 14 Juin 1930 à Paris 5^e. Ses parents sont Juifs lettons émigrés en France dans les années 1920. Son père est ouvrier. A la déclaration de la guerre, son père est engagé volontaire au 21^e R.M.V.E. (Régiment de Marche des Volontaires Etrangers). En juin 1940, il est fait prisonnier par les Allemands et envoyé en Allemagne au stalag 12 D, près de Trèves.

Pendant la guerre, dès que la situation devient dangereuse pour les Juifs, Madeleine est cachée avec sa petite soeur chez des paysans, puis avec sa mère et sa soeur dans un appartement inoccupé, avec une autre famille. Elles sont arrêtées lors d'un de leurs épisodiques séjours d'une nuit chez elles, le 22 janvier 1944. Madeleine est âgée de 13 ans et demi et sa petite soeur de 8 ans environ. Elles sont toutes les trois internées à Drancy, puis déportées à Bergen-Belsen le 2 mai 1944 avec un groupe de 150 femmes et d'environ 80 enfants de prisonniers de guerre (et non envoyées à Auschwitz, car "protégés" par leur statut de femmes et enfants de prisonniers de guerre, grâce aux conventions de Genève). Le 10 avril 1945, elles sont évacuées du camp par les nazis et leur train après un périple de 13 jours entre les fronts Alliés, est libéré par les Russes le 23 Avril. Elles font un séjour de près de deux mois à Trobitz, un village situé à quelques km de l'endroit où le train s'est arrêté. Elles rentrent à Paris en juin 1945.

A Paris, Madeleine reprend sa scolarité en octobre au cours complémentaire (collège actuel) en classe de 4^e. Encouragée par ses professeurs, elle passe directement de la classe de 3^e à la classe de 1^{ère}, au lycée. Après son bac, elle entre dans une école de laborantines, dans l'ignorance de la possibilité d'obtenir une bourse et dissuadée par le proviseur du lycée. Elle intègre le monde du travail deux ans plus tard, passe des certificats des Arts et Métiers et de licence en cumulant avec sa vie professionnelle ; elle est nommée ingénieur. Madeleine Bolla est mariée, a deux enfants et six petits-enfants.

EN GUISE DE CONCLUSION

Sortant de Ravensbrück, dans l'effondrement de « l'ordre Nazi », nous avons pu croire quelques temps que l'heure était venue au repos. Nous avons faim de joie et de voir s'épanouir autour de nous le bonheur des enfants, mais l'injustice et la douleur humaine sont venues très vite frapper à notre porte. S'il dépend de nous qu'un seul enfant sur cette terre naisse et grandisse dans la sécurité et l'amour, comment resterions-nous indifférentes ? Peut-être « l'Année internationale de l'Enfant » est-elle l'occasion d'une prise de conscience. Une petite fille de sept ans, dans un quartier triste et gris près de Rotterdam, demandait : « Dis, le soleil, pourquoi il n'est pas pour tous les enfants ? »

Geneviève de Gaulle¹ sur « les Droits de l'enfant », extrait de *Voix et Visages*² n°167 juillet à novembre 1979.

- 1- Déportée à Ravensbrück
- 2- Périodique édité par l'Association des Déportés et Internés de la Résistance (ADIR)

CONCOURS DE LA RESISTANCE ET DE LA DEPORTATION 2008-2009

Centre régional d'Histoire de la Résistance et de la Déportation
Conseil général de l'Hérault /Département Archives et Mémoire

Le thème du concours de la Résistance 2008-2009 est : « Les enfants et les adolescents dans le système concentrationnaire nazi ».B.O. 8 Mai 2009

Le service éducatif du Musée de la Résistance et de la Déportation de Castelnau-le-Lez et les Archives départementales vous présentent leurs ressources, que vous pourrez consulter sur place et sur rendez-vous dans l'un ou l'autre de ces deux établissements.

□ PISTES DE RÉFLEXION SUR LE SUJET:

Le sujet : « Les enfants et les adolescents dans le système concentrationnaire nazi »

Ce sujet permet de s'interroger sur les raisons et les circonstances qui ont conduit des enfants et des adolescents à devenir des victimes du système concentrationnaire, réfléchir sur le pourquoi ?

Il permet aussi de prendre connaissance du sort des enfants et des adolescents, réfléchir sur le comment ?

Il permet enfin de prendre en compte l'évolution du droit international dans le domaine de la protection de l'enfance avec la référence à la Déclaration des droits de l'enfant du 20 novembre 1959 (2009 verra la célébration du 50^e anniversaire de la Déclaration des Droits de l'enfant)

Par « enfant » on se basera sur la tranche de vie qui va de la naissance incluse jusqu'à 14 ans

Par « adolescent » de 14 ans à 17 ans. Des exceptions peuvent se présenter.

Il sera intéressant de bien faire la différence entre camp de concentration et camp d'extermination et de montrer que les enfants et les adolescents ont été envoyés aussi bien dans l'un que dans l'autre.

La recherche de témoins reste, pour ce type de travail, primordiale.

Il convient de privilégier les démarches personnelles des élèves dans leur recherche de témoignages et de documents en vue d'une approche historique du sujet.

Deux témoignages inédits sont proposés dans ce dossier, celui de Suzanne Orts, déportée à 17 ans, et celui de Madeleine Bolla, âgée de 9 ans à la déclaration de guerre.

□ CONSEILS POUR LA REALISATION DES TRAVAUX INDIVIDUELS ET COLLECTIFS:

- **Références : B.O. du 13 mars 2008**
- **Pour la correction, il est attendu des copies et mémoires collectifs un traitement qui correspond à la formulation du sujet en évitant les hors sujets.**
- **Un travail de classe mené par le professeur tout au long de l'année ne peut donner en aucun cas une production de classe. Néanmoins, cette réflexion collective permet des réalisations de qualité autant pour les copies individuelles que pour les mémoires .**

□ RESSOURCES DU CENTRE REGIONAL D'HISTOIRE DE LA RESISTANCE ET DE LA DEPORTATION :

L'ensemble de la bibliographie est consultable au Musée, du lundi au vendredi, de 9h à 12 h et de 14 h à 17 h 30

1) Ouvrages

Simone Alizon, *L'exercice de vivre*, Paris, Stock, 1996

Ida Grinspan, Bertrand Poirot-Delpech, *J'ai pas pleuré*, Paris, France Loisirs, 2003

Jean-François Elberg, *La filière des enfants*, Paris, JC Lattès, 2006

Rolande Causse, *Les enfants d'Izieu*, Paris, Ed. du Seuil, 1989

Pierre-Jérôme Biscarat, *Les enfants d'Izieu 6 avril 1944. Un crime contre l'humanité*, Ed Le Dauphiné, 2003

Miriam Rouveyre, *Enfants de Buchenwald*, Paris, Julliard, 1995

Roma Ligocka et Iris Von Finckenstein, *La Petite Fille au manteau rouge*, Paris, Livre de Poche, 2007

Jacques Giami, *De Montoire au Vel d'Hiv. Documents*, Paris, Pro-Arte, 1995

Collectif, *L'impossible oubli, la Déportation dans les camps Nazis*, Paris, F.N.D.I.R.P, 1989

Collectif, *De l'Université aux camps de Concentration. Témoignages Strasbourgeois*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1996.

Denise Holstein, *Je ne vous oublierai jamais mes enfants d'Auschwitz...*, Paris, Edition°1 1995.

Serge Klarsfeld, *Adieu les enfants 1942-1944*, Paris, Edition Mille et une nuits, 2005.

Une petite fille privilégiée - Une enfant dans le monde des camps 1942-1945. Le témoignage d'une petite fille rescapée du génocide, Paris, Pocket, 2001.

2) Autres ouvrages de référence non disponibles au Centre :

Amicale des anciennes déportées du camp de concentration de Ravensbrück (à l'occasion de l'année internationale de l'enfant), *L'ordre nazi : les enfants aussi*, 1979.

Serge Klarsfeld, *Les enfants d'Izieu, une tragédie juive*, Les Fils et Filles des Déportés Juifs de France, Paris, 1984.

Les 44 enfants juifs de la Maison d'Izieu arrêtés le 6 avril 1944 et déportés à Auschwitz.

Yvonne Châtelain-Bridoux, Ravensbrück-Holleischen, (Témoignage présenté à l'Amicale de Ravensbrück en 1990).

Déportée à Ravensbrück à l'âge de 17 ans, Yvonne Bridoux a été transférée au Kommando d'Holleischen où elle a été soumise au travail forcé.

Ida GRINSPAN et Bertrand POIROT-DELPECH, « J'ai pas pleuré », Paris, Robert Laffont, 2002. Cette jeune fille juive arrêtée à 14 ans en janvier 1944, a été déportée à Auschwitz, transférée à Ravensbrück et finalement sauvée par une infirmière polonaise au Revier de Neustadt.

Catherine Coquio, Aurélia Kaliski, *L'enfant et le génocide, témoignages sur l'enfance pendant la Shoah*, Paris, Robert Laffont, 2007.

Rose Lagercrantz, *La petite fille qui aimait les pommes de terre*, Paris, Oskar jeunesse, Histoire et Société, illustrations de Lars MUNCK, traduction de Anna MAREK, 2008.

Jo Wajsblat, Gilles Lambert, *Le témoin imprévu*, Paris, J'ai lu, 2001.

Récit d'un jeune juif polonais âgé de 15 ans en 1944, rescapé de la chambre à gaz n° 4 d'Auschwitz Birkenau.

Marie-Françoise Bonicel, Henry Bulawko, Michel Garrel, Ruth Shapirovsky-Selinger, Shelomo Selinger. *Les camps de la mort dessins d'un rescapé*, Fondation pour la mémoire de la Shoah, 2005

□ RESSOURCES DISPONIBLES AUX ARCHIVES DEPARTEMENTALES DE L'HERAULT

L'ensemble de la bibliographie est consultable en salle de lecture des Archives départementales du mardi au vendredi de 9 h à 18 h et le lundi de 9 h à 18 h(-uniquement pour les documents réservés avant le vendredi midi précédent) ; également sur rendez-vous pour les groupes d'élèves.

Nicole Abravanel, Martine Benoit-Roubinowitz, Danielle Delmaire, *Histoire et conscience. Il y a soixante ans, l'ouverture des camps d'extermination*, Lille, Editions du Conseil scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, 2007 (Disponible sur demande aux ADH).

Ce livre nous apporte les regards croisés de spécialistes de la période, de rescapés, d'adolescents sensibilisés par la problématique de la déportation. Comprend un CD-rom de témoignages.

Jean-Pierre Azéma, François Bédarida, dir., *Le régime de Vichy et les Français*, Paris, Fayard, 1992 (SA 1366).

Anne Bernou-Fieseler, Fabien Théofilakis, dir., *Dachau. Mémoires et histoire de la déportation. Regards franco-allemands*, Paris, Ed. Tirésias, 2006 (Disponible sur demande aux ADH).

Cette œuvre de mémoire donne la parole à d'anciens déportés et à des universitaires.

Joseph Bialot, *C'est en hiver que les jours rallongent*, Paris, Ed. du Seuil, 2005 (BIB 1570).

Joseph Billig, *L'hitlérisme et le système concentrationnaire*, Paris, Presses universitaires de France, 2000 (BIB 1597).

David P. Boder, *Je n'ai pas interrogé les morts*, Paris, Tallandier, 2006 (Disponible sur demande aux ADH).

Le livre s'articule autour de 8 récits enregistrés repris ici. Ces histoires de destins meurtris par la catastrophe sont un hommage à ceux qui ont survécu.

Monique-Lise Cohen, Eric Malo, *Les camps du Sud-Ouest de la France (1939-1944). Exclusion, internement et déportation*, Toulouse, Privat, 1994 (BIB 517).

Défense de la France, *Les témoins qui se firent égorger*, Paris, L'Harmattan, 2007 (1^{ère} Ed. 1946) (Disponible sur demande aux ADH).

Publié pour la première fois en 1946, le livre est l'un des témoignages essentiels sur la Résistance et la Déportation, où les enfants et adolescents sont très présents. Il est illustré par de nombreuses photographies.

Jean-Marc Dreyfus, Sarah Gensburger, *Des camps dans Paris : Austerlitz, Lévitane, Bassano (juillet 1943-août 1944)*, Paris, Fayard, 2003 (BIB 935).

Gérard Gobitz, *Les déportations de réfugiés de zone libre en 1942. Récits et documents concernant les régions administratives de Toulouse, Nice, Lyon, Limoges, Clermont-Ferrand, Montpellier (Camp de Rivesaltes)*, Paris, L'Harmattan, 1996. (ARC 1320).

Anne Grynberg, *Les camps de la honte : les internés juifs des camps français (1939-1944)*, Paris, La Découverte, 1999 (BIB 1600).

Michaël Iancu, *Spoliations, déportations et résistance des juifs à Montpellier et dans l'Hérault (1940-1944)*, Avignon, Ed. A. Barhélémy, 2000 (BIB 392).

Dans cet ouvrage, nous trouvons une vision globale des aspects liés à la déportation dans l'Hérault. Le témoignage d'un enfant de neuf ans interné au camp d'Agde est particulièrement éclairant (p. 96-97).

Michaël Iancu, *Vichy et les juifs. L'exemple de l'Hérault*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2007 (Disponible sur demande aux ADH).

Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat en histoire, propose une synthèse sur la situation des Juifs dans l'Hérault.

Corinne Jaladier, Christian Carlier, *Prisons et camps dans la France des « années noires » (1940-1945)*, Paris, Ministère de la Justice, 2006 (BRA 5267).

Serge Klarsfeld, *La Shoah en France. Tome 1 : Vichy-Auschwitz : la « solution finale » de la question juive en France*, Paris, Fayard, 2001 (BIB 92).

Serge Klarsfeld, *Les transferts de juifs du camp de Rivesaltes et de la région de Montpellier vers le camp de Drancy en vue de leur déportation (10 août 1942-6 août 1944)*, Paris, Association Les fils et filles des déportés juifs de France / Beate Klarsfeld Foundation, 1993 (BRA 1537).

Serge Klarsfeld, André Delahaye, Diane Afoumado, *La spoliation dans les camps de province*, Paris, La Documentation française, 2000 (ARC 1817).

Laurent Joly, *Vichy dans la « solution finale ». Histoire du commissariat aux questions juives (1941-1944)*, Paris, Grasset, 2006 (BIB 1562).

Jacques Fialkow, *Vichy, les juifs et les Justes : l'exemple du Tarn*, Toulouse, Privat, 2003 (BIB 932).

Jean-François Forges, *Eduquer contre Auschwitz. Histoire et mémoire*, Paris, Ed. Pocket, 2004 (BIB 1589).

Robert Paxton, *La France de Vichy (1940-1944)*, Paris, Ed. du Seuil, 1997 (SA 1367 + A).

Denis Peschanski, *La France des camps. L'internement (1938-1946)*, Paris, Gallimard, 2002 (BIB 616).

Marcel Ruby, *Le livre de la déportation. La vie et la mort dans les dix-huit camps de concentration et d'extermination*, Paris, Robert Laffont, 1995 (BIB 1599).

Lyn Smith, *La voix des survivants. Les témoignages d'hommes et d'enfants qui ont vécu l'Holocauste*, Paris, Presses de la Cité, 2007 (Disponible sur demande aux ADH).

Comme le sous-titre l'indique, cet ouvrage regorge de témoignages très poignants des victimes des nazis des années trente à la Libération.

Annette Wieviorka, *Les biens des internés des camps de Drancy, Pithiviers et Beaune-la-Rolande*, Paris, La Documentation française, 2000 (ARC 1815).

Claude Winkler-Bessone, Jean-Marie Winkler, *Les camps d'internement français (1939-1942). Témoignage d'un dessinateur autrichien*, Rouen, Publication de l'Université de Rouen, 2000 (ARC 2156).

□ **SOURCES ARCHIVISTIQUES**

Un petit dossier, élaboré avec des documents d'archives en provenance des fonds des Archives départementales peut être consulté sur demande faite auprès du service éducatif.

□ **LIENS INTERNET**

http://www.crdp-reims.fr/memoire/enseigner/memoire_deportation/temoins51/chatelain_marchelidon.htm

http://www.inrp.fr/philo/mem_hist/lecture/fchristophe.htm

http://www.crdp-reims.fr/memoire/enseigner/memoire_deportation/temoins51/chatelain_marchelidon.htm

http://perso.orange.fr/jacques.nimier/livre_shelomo.htm

Inspection académique de l'Hérault

31 rue de l'Université
CS 39004
34064 Montpellier Cedex 2

Contact : Madame LARGUIER
Tél. : 04 67 91 52 54

Centre régional d'Histoire de la Résistance et de la Déportation

Place de la Liberté
34000 Castelnau-le-Lez
Arrêt tram ligne 2 : Charles de Gaulle
Ouvert Lundi, Mardi : 9h-12h/13-17h
Mercredi 9h-13h/14-18h
Jeudi 9h-12h/13h-18h
Vendredi 9h-12h/14h-16h
Tél : 04 67 14 27 45

Accueil des groupes et témoignages : sur rendez-vous
Service éducatif : francoiscouderc3448@hotmail.fr

Archives départementales de l'Hérault

2 avenue de Castelnau
34 000 Montpellier
Tél : 04 67 14 82 14

Ouvertes du mardi au vendredi de 9 h à 18 h (lundi : permanence, uniquement documents réservés, 9 h- 18 h)

Arrêt tram ligne 1: Corum ou Louis Blanc
Arrêt tram ligne 2 : Beaux-Arts

Accueil des groupes : sur rendez-vous
Contact : 04 67 14 82 14 ou 04 67 14 82 20
rmazauric@cg34.fr